L'incognita geografica di Paolino da Venezia

Nell'*Italia illustrata* (edita nel 1474 ma composta nel quarto di secolo precedente), Flavio Biondo inserisce due annotazioni molto interessanti: "Ad eamque villam rectus et primarius Padi cursus qui praeterlabitur anno nunc centesimo tortusiore veniebat alveo, quem nunc a vici incolis Coderam corrupte pro Capite Eridani dictum, secus villam Belreguardam desiccatum videmus. Nam pictura Italiae quam in primis sequimur, Roberti regis Siciliae et Francisci Petrarchae eius amici opus, Vicuentiam Vicueriamque et Conam vicos profluenti Pado appositos habet. Quare partes ipsas Padi a Ferraria Cosandalum et a Coderea in mare nunc defluentes a centesimo anno initium habuisse non dubito" (ed. Taurini 1527, f. 95r); "Supraque pervenitur ad Padi integri ripam, unde ramus scinditur Ficaroli, deincepsque integer est Padus. Hunc vero Ficaroli ramum intra centum proximos annos inchoasse, ideo non dubitamus, quia Roberti regis Neapolitani, et Francisci Petrarchae pictura Italiae, quam nos sequi supra diximus, ipsim non habet ramum" (*ed. cit.*, f. 97r). L'autore dice di aver consultato una *pictura Italiae*, opera del re Roberto d'Angiò e di Francesco Petrarca. Molto si è disquisito su questa perduta mappa dell'Italia che, a quanto sembra, il poeta avrebbe stilato durante la sua permanenza alla corte angioina di Napoli nel 1341, per sostenervi l'esame propedeutico all'incoronazione con il lauro poetico in Campidoglio (cfr. P. Pontari, *Pictura latens. La dispersa carta geografica d'Italia di Petrarca e Roberto d'Angiò*, in "Rinascimento" 2009 XLIX, pp. 211-244).

Nulla sappiamo della forma e del contenuto della *pictura Italiae*, che forse non era nemmeno una carta geografica dell'intera penisola. "Biondo mentionne à deux reprises l'utilisation d'une carte de l'Italie moderne selon lui dessinée par Pétrarque et le roi Robert d'Anjou, ce qui intrigue depuis longtemps les spécialistes [...] Si la plupart des historiens considèrent aujourd'hui que la carte dont se servait Biondo n'a pas été dessinée par Pétrarque et Robert d'Anjou, il reste que cette attribution lui confère prestige et autorité, ce qui justifie sans doute aux yeux de Biondo de l'indiquer comme l'une de ses sources. Il est d'ailleurs possible que cette carte, mentionnée seulement dans la partie consacrée à la Romagne, n'ait pas représenté toute l'Italie. Dans une lettre envoyée au cardinal Prospero Colonna le 21 décembre 1450, Biondo l'empresse de solliciter de sa part auprès du roi de Naples une carte du sud de l'Italie, indispensable pour décrire ces régions. Cette requête suggère qu'il ne disposait sans doute que d'une représentation du Nord de la péninsule: Quare, si tibi videbitur, non ingratum mihi fuerit, si tu Latinam regionem eleganti exaratam volumine ad eum miseris et munere verbis ornato tuis meum illi aperueris desiderium, ut et picturam et praesentis temporis nominum declarationem longiusculamque narrationem a suis, quos

habet multos, peritioribus factam ad me mittat. La nécessité de recourir à des représentations cartographiques modernes pour conduire une description géographique ou une narration historique est déjà exprimée en 1443 dans une lettre à Alphonse d'Aragon, où Biondo se propose d'écrire une histoire de l'Espagne à son intention" (N. Bouloux, *L'usage des cartes dans l'Italia illustrata de Biondo Flavio*, in "Walking Through History, An Interdisciplinary Approach to Flavio Biondo's Spaces in the "Italia illustrata"", Bibliotheca Hertziana 2022, pp. 99-100).

Sempre N. Bouloux in precedenza aveva scritto sulle cartes possédées par Pétrarque che "Il était en possession de cartes d'un genre tout différent comme l'attestent les quelques mentions dispersées dans ses lettres et ses manuscrits. Il qualifiait certaines d'entre elles de «vetusssimae» et c'est cette ancienneté même qui fait à ses yeux tout leur prix, comme il l'expose dans une lettre envoyée à Boccace (*Var.* 40). Pétrarque y mentionne le prêt d'un livre (probablement le Pline) et d'une «vetustissima charta», qu'il recommande au soin de Boccace. C'est cette carte (ou une de ces cartes?) qu'il cite à plusieurs reprises dans le Virgile de l'Ambrosienne:

Citation 1: Nos autem hoc quantum potuimus scurpulosius inquirentes, tam apud scriptores presertim cosmographos quam in descriptionibus terrarum et quibusdam cartis vetustissimis que ad manus nostras venerunt, deprehendimus locum esse in ipso Ytalie angulo supra sive ultra Ydruntem, qui dictum est Castrum vel Castra Minerve [Biblioteca Ambrosiana, S. P. 10/27, f. 99 r]

Citation 2: Columpnan Messanam dicunt moderni, sed de hac apud autenticos nihil quod meminerunt legi. Est et Columpna Regia in adverso litore Ytalie, non procul a Regio, cuius et Pomponius in Cosmographia et carte vetustissime meminerunt. [*Ibid.*, f. 96 r]

Citation 3: Iste locus multis facit errorem, nec minus Lucanus 7 «querentibus Timavo» in Patavino agro vel etiam iuxta Aponum, cum querendum sit in Aquilegensi, quod et Plinius ait Naturalis Ystoria 2 libro capitulo 106 et carte vetustissime testantur [*Ibid.*, f. 60].

Une glose dans son manuscrit de l'*Histoire naturelle* de Pline signale aussi des cartes «cosmographicas»: Attendendum in cartis cosmographis quod in illa quam peninsulam isthmos facit et quam multi Achaiam solam putant. Est primum Peloponensus ad dexteram contra Italiam et supra Chorinthium sinum ubi est Patras. Secundo est Achaia in medio ubi est Moton et Coron contra meridiem. Tertia Messenia simulque Laconica contra Orientem, Cretamque insulam ubi mons Maleus. Quarto sinus Argolicus ad Scilleum reflexus ad Arthon ipsumque ad isthmum quo in tractu Argos ipsa est: quamuis in mensura ultima uideatur Peloponensus hec universa comprehendere quasi nomen to <ius> et <...>.

Enfin, dans une lettre adressée à Jean de Parme (novembre 1355), Pétrarque

remercie celui-ci et Luchino delle Verme pour l'envoi d'une carte: «... sed totum michi terrarum orbem in membranis descriptum insigni quidem artificio...» (*Var.* 61). Dans une missive précédente, Pétrarque avait décrit à Jean un arbre «spirituel» en lui conseillant de le mémoriser. Jean de Parme, lors d'un séjour à Gênes, fait réaliser dans un atelier une représentation figurée de l'arbre qu'il envoie à Pétrarque, présent auquel il joint une carte, peut-être réalisée par le même atelier. Il s'agit là d'une cadeau luxueux, qui signale le goût de Pétrarque, bien connu par ses amis, pour ces objets. La carte envoyée par Jean de Parme et Luchino delle Verme représentait l'ensemble du monde connu, mais on ne peut guère en dire plus. Mappemonde traditionnelle ou intégrant des données issues de la cartographie marine? Carte marine intégrant dans le continent des données encyclopédiques? Le terme utilisé par Pétrarque («descriptio») peut être en revanche rapproché de la première glose citée ci-dessus dans laquelle l'humaniste évoque une «descriptio terrarum» sur le même plan que les carte vetustissime. La construction grammaticale et le sens de la phrase, qui juxtaposent enquête dans les textes (tam apud scriptores presertim cosmographos) et recherche dans les cartes (quam «in descriptionibus terrarum et quibusdam cartis vetustissimis»), incitent à interpréter le terme de «descriptio terrarum» dans ce sens. Pour Pétrarque, la ligne de partage entre deux types de cartographie n'est pas leur exactitude mais la date à laquelle elles ont été réalisées et le caractère historique de ce qu'elles représentent. Car il ne fait pas de doute que Pétrarque pensait posséder des cartes très anciennes, qui lui permettaient de contempler un monde disparu. L'affaire n'est pas impossible: des cartes antiques, ou à tout le moins très proches d'un modèle antique, transmises sur parchemin ou dans un manuscrit datant de l'époque carolingienne, ont pu circuler. Il est difficile d'en dire plus, parce que les toponymes mentionnés par Pétrarque à propos de ces cartes sont extrêmement courants. Dans la glose à l'Histoire Naturelle de Pline, il mentionne des «cartas cosmographicas». Quelle carte désigne-t-il par ce terme? Une carte ancienne? La carte envoyée par Jean de Parme? une carte marine? Les indices sont difficiles à interpréter. On remarquera également qu'il n'emploie jamais le terme de «mappa mundi», expression encore usuelle au XIVe siècle pour désigner les cartes, y compris marines. Cette émergence du terme «carta» est fort intéressante. Boccace l'utilise dans le commentaire à la Teseida où il parle d'une «carta da navicare», c'est-à-dire d'une carte marine. Pétrarque emploie le terme pour désigner plusieurs types de cartes, dont les cartes anciennes. Il semble en fait que l'apparition de ce mot accompagne l'émergence de la cartographie comme représentation autonome et suffisante du monde, même si à l'origine il servait à désigner les parchemins (carta) sur lesquels étaient dessinées les cartes marines. Au total, les certitudes que l'on peut avoir sur les cartes

utilisées par Pétrarque sont ténues. Il est manifeste qu'il connaissait et possédait des cartes de genres très différents, et qu'il en faisait un usage parfois original. Il reste, avant d'étudier son utilisation de ses cartes, à signaler une tradition selon laquelle Pétrarque aurait lui-même fait œuvre de cartographe. Dans son Italia illustrata, Flavio Biondo dit avoir utilisé pour décrire le cours du Pô une carte de l'Italie réalisée par Pétrarque et Robert d'Anjou. En 1457, l'humaniste Giacomo Antonio Marcello mentionne, dans une lettre accompagnant un manuscrit de la Géographie de Ptolémée envoyé à René d'Anjou, roi de Naples, l'envoi d'une carte de Terre sainte, réalisée par Lombardo della Setta, dernier disciple et compagnon de Pétrarque. Le second témoignage, d'ailleurs bien difficile à vérifier, n'implique Pétrarque qu'indirectement. Celui de Flavio Biondo n'est guère plus précis et la prudence incite à le rejeter. Cependant, il ne fait pas de doute que Flavio Biondo a utilisé une carte d'Italie, déjà ancienne à ses yeux et que la tradition (ou l'humaniste lui-même?) attribuait à Pétrarque. Il faut sans doute interpréter ce fait comme l'effet du souvenir d'un Pétrarque amateur et collectionneur de cartes. Un autre aspect ne doit pas être négligé: que la carte ait été réputée œuvre de Pétrarque en collaboration avec Robert d'Anjou garantissait sa fiabilité et son prix" (*Encore quelques reflexions sur l'usage des cartes par Petrarque*, in "Quaderns d'Italià" 11, 2006 pp. 313-326).

Una lunga citazione necessaria per comprendere il probabile uso che il Petrarca fa di espressioni come "carte vetustissime", apprezzate *in primis* proprio per l'antichità senza che ciò implichi automaticamente la loro consistenza "moderna" di mappe corografiche con le peculiarità tecniche connesse. Forse si trattava di descrizioni testuali di territori accompagnate da qualche schematica figura. Se risaliamo agli autori latini, come possiamo crederli capaci di rappresentazioni geografiche che abbisognano di uno strumentario matematico ben oltre le cognizioni di coloro che fino alle soglie del medioevo utilizzavano ancora i numeri romani, ostacolo insormontabile anche per le più elementari operazioni aritmetiche? (cfr. il *De istitutione arithmetica* di Severino Boezio, e siamo già nel V secolo d.C.). Gli unici depositari di conoscenze scientifiche adeguate per redigere carte geografiche erano gli studiosi alessandrini, il cui patrimonio intellettuale e librario andò in massima parte disperso e distrutto con l'avvento dell'impero romano.

Penso che abbia ragione la Bouloux ad essere alquanto scettica sull'attribuzione congiunta della *pictura Italiae* ad un re e al massimo poeta del medioevo dopo Dante: era una questione di affidabilità e prestigio culturale che non aveva prezzo per il Biondo, il quale in tal guisa sanciva l'autorevolezza e la veridicità di quanto trascritto sulla carta che possedeva.

Di recente un saggio di R. Pesce (*Gli inizi della cartografia umanistica tra Petrarca e Paolino da Venezia: dalla 'pictura Italiae' alla 'grata pictura' della*

penisola italiana, in "Italian Quarterly", nn. 219-222, 2019, pp. 96-118) ipotizza che la presunta *pictura Italiae* sia la fonte diretta della carta d'Italia in tre fogli del frate minorita Paolino veneziano, vescovo di Pozzuoli e consigliere di Roberto d'Angiò. Come è noto, nel codice Vaticano Latino 1960 sono trascritte varie opere di Paolino con tre carte della penisola italiana. "Le uniche novità cartografiche del codice vaticano [...] sono, a f. 266v, la rappresentazione della penisola italiana con cifre arabe e romane nella parte superiore e laterale che sembrano indicare delle coordinate e, a f. 267v, una carta dell'Italia del nord da leggere a libro aperto assieme a quella dell'Italia del sud del folio successivo (268r), di scala leggermente diversa, accompagnate da simili coordinate sui margini. Le cosiddette carte d'Italia del manoscritto vaticano, citate da Almagià e Harvey in riferimento alla *pictura Italiae* di Petrarca e Biondo, sono i più antichi documenti cartografici raffiguranti la penisola italiana giunti ai nostri giorni (Almagià, *Monumenta* 5). Basate su una medesima griglia di valutazione di linee equidistanti numerata a margine, si differenziano dagli allora diffusi portolani poiché non sono strumenti di navigazione ma carte geografiche vere e proprie che descrivono fisicamente l'orografia, l'idrografia, la corografia e la toponomastica del territorio. Per questa ragione Paolino è considerato uno dei precursori della moderna cartografia dal momento che, pochi decenni dopo la loro realizzazione, altre simili opere cominciarono a fare il loro ingresso nei trattati geografici seguendo i dettami della *Geographia* tolemaica, andando a definire lo spazio dell'emergente mondo mercantile e poi umanistico. Diversi dubbi sono stati però posti sull'originalità delle carte paoliniane: Almagià aveva riscontrato alcune discrepanze tra le carte e il resto del codice e considerato le mappe come riproduzioni tratte da imprecisate fonti classiche latine (*Monumenta* 4-5), portando Bouloux [...] ritenerle copie di modelli circolanti all'epoca della loro composizione. Quest'ultima ipotesi, sicuramente più plausibile, confermerebbe la dipendenza della mappa da una carta che Paolino deve aver consultato negli anni napoletani. [...] L'estraneità delle carte d'Italia dal manoscritto è data anche dall'utilizzo, con rarissime eccezioni, del volgare italiano per la toponomastica [...], laddove l'intero codice Vat. Lat. 1960 fa uso esclusivo del latino, comprese le forme dei nomi geografici presenti nel corpo del testo e nelle altre mappe. L'imperfetta amalgamazione linguistica potrebbe dipendere, oltre che dalle fonti usate, dal tardo inserimento delle carte nel codice e dalla mancata revisione finale da parte di Paolino. Sono infatti ritenute i soli lavori incompleti dello scrittore, poiché la parte occidentale della penisola risulta scarsamente dettagliata rispetto a quella orientale (manca ad esempio Firenze, e Roma è poco particolareggiata rispetto ad altre città minori). Per queste ragioni le mappe della penisola appaiono aggiunte successive non perfettamente integrate all'interno del registro del codice, una grata pictura inclusa come ornamento ulteriore a un

manoscritto incredibilmente ricco e costoso, probabilmente pensato per lo stesso re angioino. Le carte d'Italia devono essere state inserite come decorazione in un secondo momento, rompendo l'originale coerenza storico-figurativa della parte geografica che riproponeva didatticamente la storia del mondo secondo quanto affermato dallo stesso Paolino nel prologo del *Mapa mundi* [...] Si può dunque ragionevolmente supporre che esse siano state disegnate e aggiunte dopo il 1339, nei primi anni Quaranta del Trecento, all'epoca dell'incontro tra Petrarca e re Roberto, e poco prima della morte del frate, che le ha lasciate incomplete [...] Pur in assenza di prove certe, è altamente probabile che Paolino e Petrarca si siano incontrati alla corte di re Roberto durante la visita del poeta, giacché il veneziano era assiduo frequentatore dell'ambiente angioino in quegli anni. È curioso notare che due diverse stesure del *De viris illustribus* petrarchesco, composte negli anni padovani e titolate rispettivamente *Quorundam clarissimorum heroum epithoma* e *Compendium*, i cui significati erano sinonimici nella tradizione coeva, richiamano il non comune valore dato da Paolino alle proprie *Notabilium ystorarum epytomata* e *Compendium*, intese come *excerpta* di storia e suo riassunto [...] È proprio la *Chorographia* [del geografo latino Pomponio Mela, ndr] posseduta da Petrarca a ricondurci alla definizione usata da Almagià nel descrivere le carte della penisola del vescovo di Pozzuoli, prima "rappresentazione corografica dell'Italia" (*Monumenta* 5), in quanto lo spazio è definito sia fisicamente che antropicamente. La prossimità temporale e spaziale in cui i due autori hanno lavorato porta alla logica conclusione di una possibile reciproca influenza dei loro lavori. La carta paoliniana a f. 266v, che presenta la penisola italiana nella sua interezza, mostra un ulteriore segno di originalità rispetto alla produzione precedente e coeva in nostro possesso. Contrariamente alle mappe dell'epoca, che raffiguravano l'Italia a forma di foglia di quercia, eredità dei classici latini, il disegno di Paolino introduce quella a stivale, la cosiddetta gamba italiana. Difficile attribuire al compilatore minorita tale intuizione, la cui origine va cercata altrove: l'antropormofizzazione dello spazio geografico, cominciata da Fazio degli Uberti che descrive la penisola italiana come un corpo umano, ci riporta nuovamente a Petrarca, che paragona la forma dell'Italia a una gamba nell'epistola metrica contenuta in una lettera del 1344 a Luchino Visconti:

> [...] stimulique loco pretendis Hydruntem
> Brundusiumque biceps arctois obicis undis.
> At matutini qua prospicis ostia Phebi
> flexa Crotona tegit Graiumque a stirpe Tarentum
> planta pedis; Regium zephyros a pollice frangit,
> Neapolis sure medium, femur occupat altum
> Ianua et exstantes thirreno in flumine Pise.

È questa la prima testimonianza scritta pervenutaci sulla forma a gamba dell'Italia, contemporanea o di pochi anni successiva alle mappe paoliniane [...] Rimane un ultimo dubbio da affrontare, vale a dire la presenza della rotta di Ficarolo lungo il corso del Po nelle carte paoliniane di contro all'assenza nel modello utilizzato da Biondo. In Paolino la mappa della penisola italiana raffigura il corretto scorrere del fiume, ora spostatosi a nord di Ferrara in seguito alla disastrosa alluvione del 1152, e non più l'antico tragitto che lo vedeva correre a sud della città estense e sfociare nei pressi di Ravenna, come doveva apparire nella *pictura Italiae*. Come già notato per la pianta della città di Ferrara, Paolino non si limita alla passiva riproposizione di modelli precedenti, ma aggiorna il materiale preesistente con aggiunte e correzioni. Nel disegno del delta del Po presente nella mappa d'Italia paoliniana (Vat. Lat. 1960, f. 266v), in corrispondenza del cambiamento del percorso del fiume citato da Biondo, è presente un curioso segno critico (·X·) all'interno della mappa, unico caso nell'apparato cartografico di Paolino. Il simbolo, esattamente in corrispondenza del punto in cui il fiume avrebbe dovuto seguire il suo corso prima della rotta di Ficarolo e del naturale spostamento del letto del fiume a nord, potrebbe essere un richiamo per il lettore alla mappa della foce del Po e della città di Ferrara che appare nel foglio successivo (Vat. Lat. 1960, f. 267r). L'inusuale ·X· segnalerebbe al lettore una consapevole e importante modifica del corso del fiume che, invece di seguire l'antico tragitto come riportato nell'Italia illustrata, è ora rappresentato correttamente. L'attenzione rivolta alla rotta di Ficarolo potrebbe però anche testimoniare una modifica alla carta avvenuta in corso d'opera: l'inchiostro blu appare molto spesso attorno a Ferrara e non si riesce a stabilire esattamente se il fiume passi subito sopra o sotto la città, per poi sfociare correttamente verso Goro. Se la ·X· rappresentasse effettivamente una correzione, la dipendenza da una carta sostanzialmente identica a quella descritta da Biondo sarebbe provata, ma al momento rimane una supposizione" (*Gli inizi della cartografia umanistica cit.*, pp. 104-107).

Perché congetturare un'influenza petrarchesca per la figura antropomorfa dell'Italia? Basta confrontare il disegno della carta Pisana, una delle prime mappe portolaniche (nel 2016 l'analisi al ^{14}C ha datato la pergamena all'810 ± 30 BP: la data calibrata, con un livello di confidenza del 95,4%, ricade nell'intervallo 1169/1270 d.C.). Teniamo conto che la Pisana, come e più di altre carte portolaniche, manifesta un errore di rotazione molto accentuato lungo la lossodromia NS nel settore adriatico che arriva fino al 23% rispetto ad una proiezione di riferimento equirettangolare centrata a 35°N. Nell'immagine sottostante ho ribaltato e ruotato la penisola italiana della carta Pisana per far emergere le straordinarie somiglianze con la carta di Paolino veneziano.

Silvano Salvador

Carta Pisana (XIII secolo)

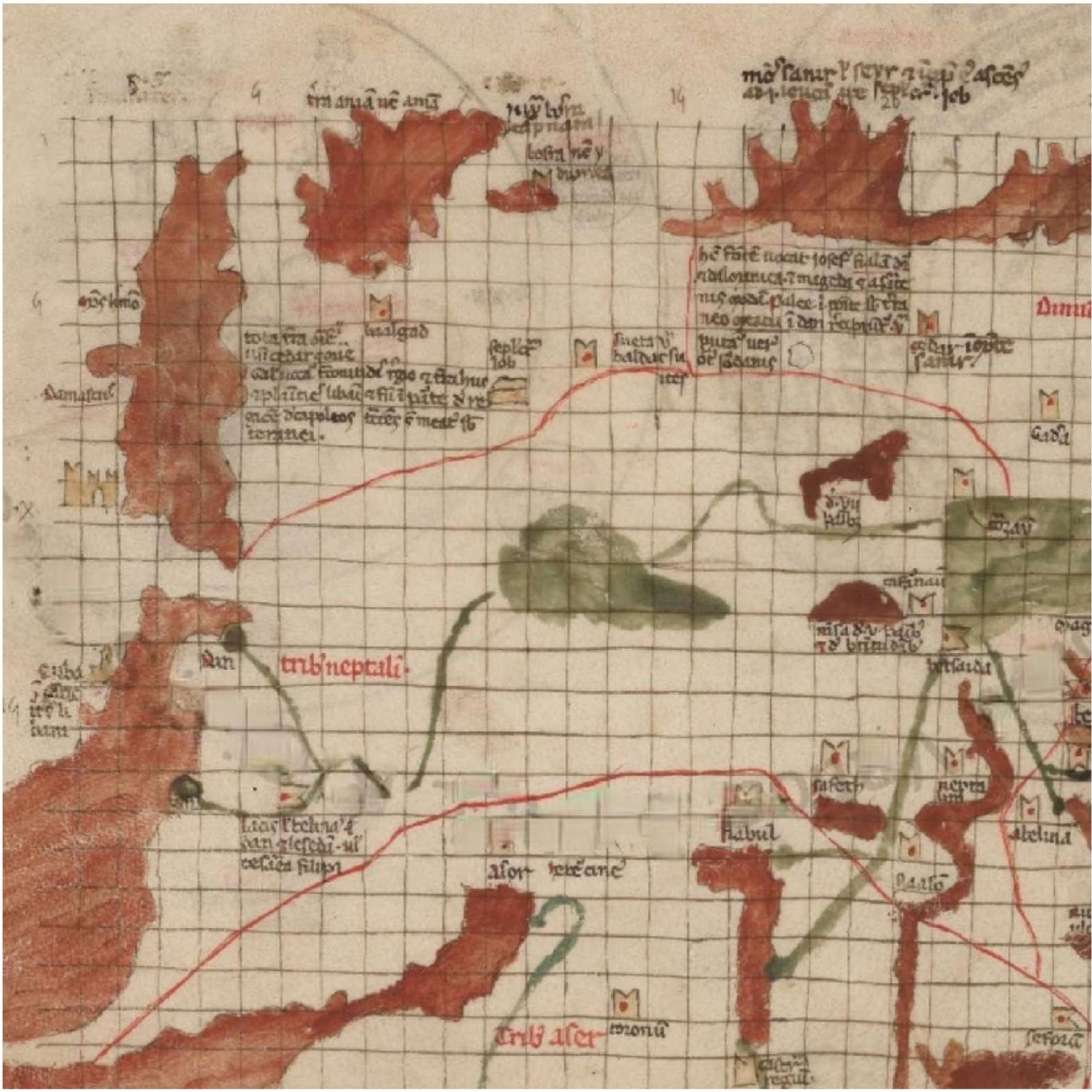
Con un facile gioco di parole, è palese che il Pesce ha preso un granchio. Non mi riferisco soltanto al contorno a mo' di gamba umana che Paolino avrebbe tratto dalle parole del Petrarca, anziché da un più verosimile studio delle carte nautiche disponibili ad inizio Trecento. Il fulcro dell'ipotesi di Pesce è costituito dal misterioso segno diacritico a forma di X a nord di Codigoro interpretato come una correzione eseguita su una copia anteriore dalla quale la carta di Paolino sarebbe derivata (cioè la fantomatica *pictura Italiae* del Petrarca). Dunque un simbolo per avvertire il lettore che nella successiva carta di località (Francolino, Ferrara con ampio dettaglio urbano, Argenta ecc., ma anche *Mutina*/Modena) lambite dal maggior fiume italiano e prossime al suo delta (Vat. Lat. 1960, f. 267r), troverà il corretto corso del Po dopo lo spostamento più a nord del ramo fluviale causato dalla rotta di Ficarolo, "un'alluvione del Po, avvenuta secondo la tradizione nel 1152, che avrebbe modificato il corso del fiume spostandolo più a nord rispetto all'antico corso che, seguendo il Po di Primaro, sfociava vicino a Ravenna" (*Gli inizi della cartografia umanistica cit.*, p.109, nota 7). Un simbolo collocato "esattamente in corrispondenza del punto in cui il fiume avrebbe dovuto seguire il suo corso prima della rotta di Ficarolo e del naturale spostamento del letto del fiume a nord". Non è così "esattamente", ma questo non ha importanza, perché il 'granchio' il Pesce lo ha preso scambiando il numero 10 riprodotto in cifre romane (.X.) con la lettera X che tutti noi usiamo per barrare una casella o per cancellare una parola, oppure per l'incognita nelle equazioni algebriche. Però non di numeri algebrici si tratta, quanto degli interi disposti lungo i lati occidentale e meridionale della penisola. Esempi di margini graduati nelle carte portolaniche o affini, non numerati, si rinvengono nelle mappe di Pietro Vesconte del 1311 e del 1318, oltreché nella carta di Giovanni da Carignano del 1327 (andata purtroppo distrutta durante la 2ª guerra mondiale e di cui rimane un'unica foto in B/N).

Nelle tre carte dell'Italia allegate da Paolino la griglia numerica non simula i gradi di latitudine e longitudine, bensì gli intervalli lineari dai quali prendere le distanze geografiche. Un caso più esplicito di schema numerico con sottostante quadrettatura è la mappa della Palestina apprestata nel 1320 da Pietro Vesconte per il *Liber secretorum fidelium Crucis* di Marin Sanudo Torsello, mappa riutilizzata dallo stesso Paolino nella *Chronologia Magna* e nel Vaticano Latino 1960 ai ff. 265v e 266r. Nella parte superiore della carta di Vesconte i numeri romani sono cadenzati ogni cinque quadratini (sul lato sinistro invece i numeri adottano le cifre arabe). Il Sanudo chiarisce che ogni lato del quadrato rappresenta una lega di due miglia (*Liber Secretorum cit.*, III, XIV, 3). Naturalmente è improponibile una stima seppur approssimativa delle misure lineari adoperate nelle tre carte di Paolino, e trasformarle poi in gradi di latitudine: nel disegno l'anarchia metrica regna sovrana, i numeri che apparentemente si susseguono in file ordinate, all'improvviso sono piazzati

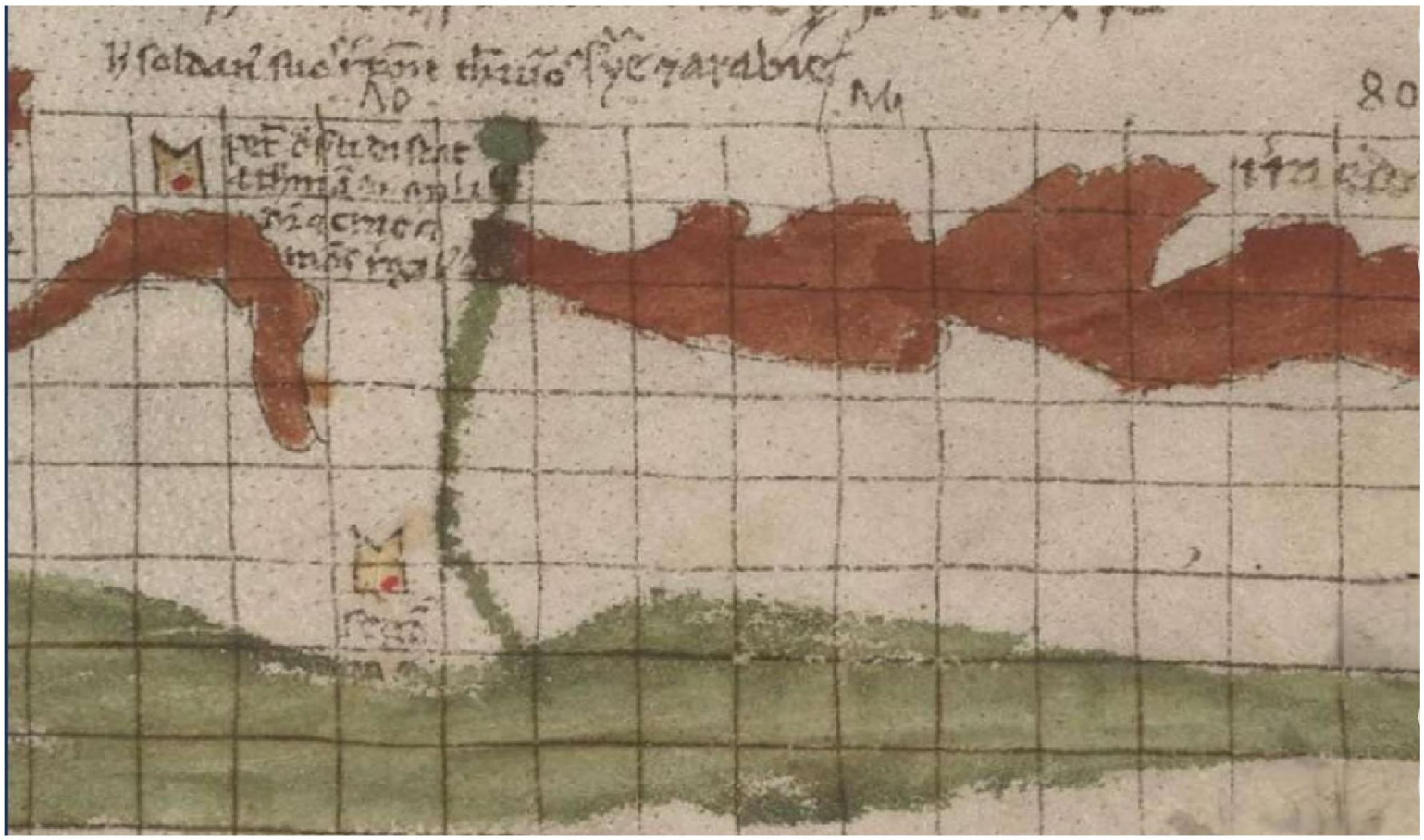
qua e là un po' alla rinfusa come nel frammento sottostante (f. 268r); oppure una sequenza numerica inizia dal 6 quando dall'altro lato comincia dall'1. Questo elude le possibili conversioni tra cifre e distanze reali o valutazioni in coordinate geografiche. Sono la spia di un lavoro cartografico *in fieri*, ovvero di una malcomprensione delle indicazioni metriche della carta archetipica.

Mappa della Palestina di Pietro Vesconte (1320)

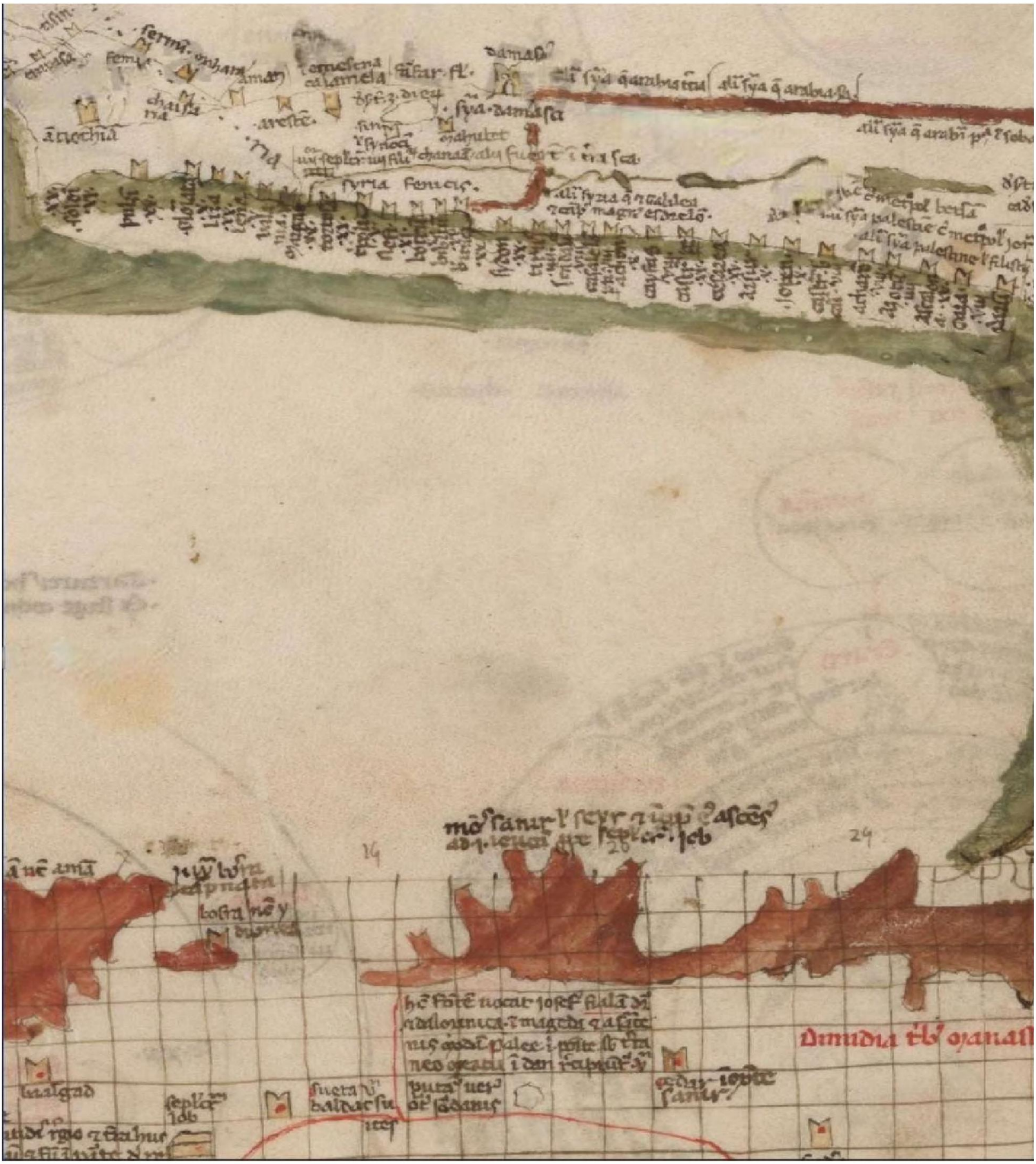
Particolare della mappa delle Palestina di Paolino veneziano (Vat. Lat. 1960, ff. 265v-266r). Invece dei numeri romani utilizzati dal Vesconte, il frate minorita usa i numeri arabi per gli indici numerici marginali.



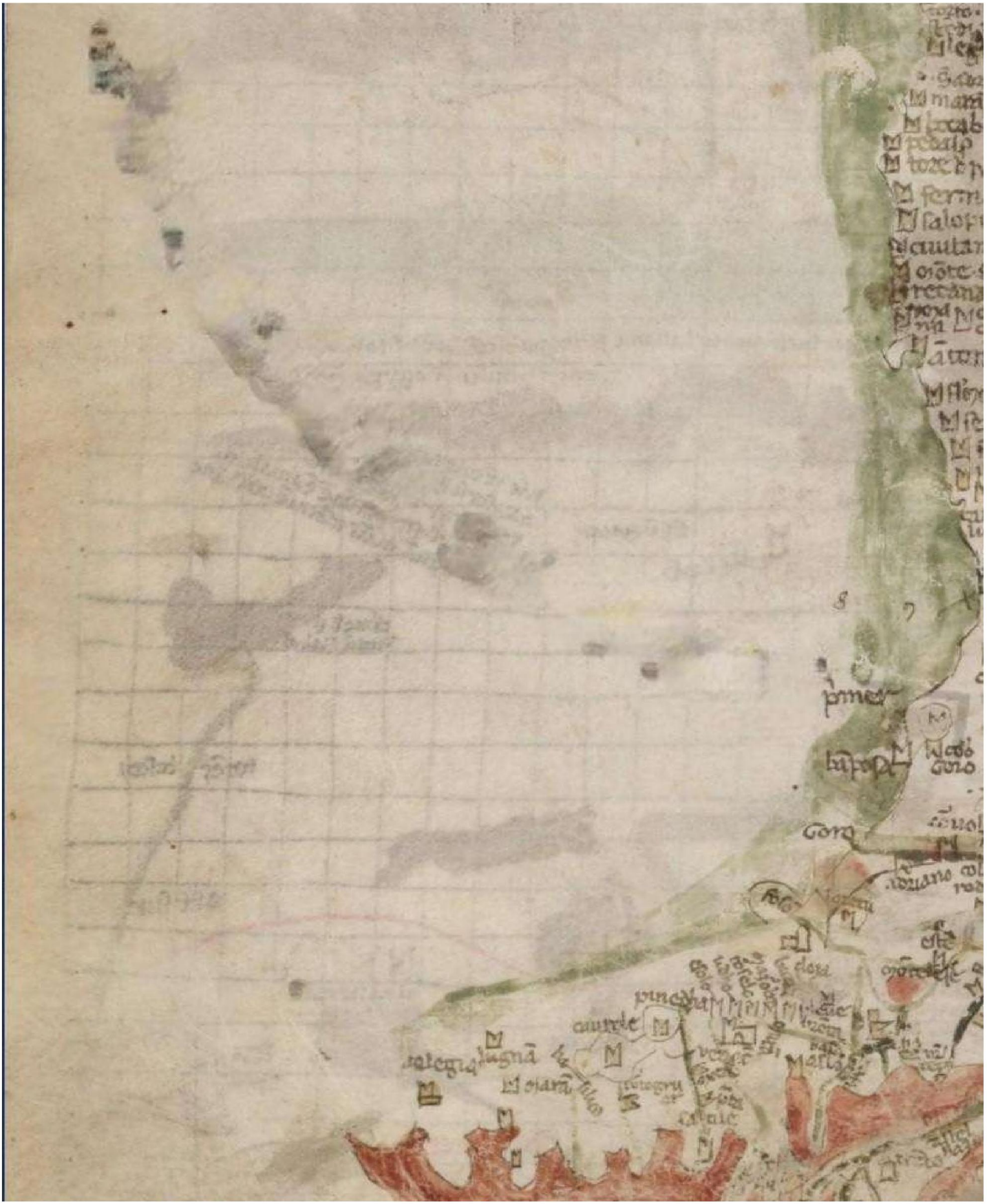
Particolare della mappa delle Palestina di Paolino veneziano (Vat. Lat. 1960, ff. 265v-266r) a confronto con l'originale di Pietro Vesconte (sotto)



Particolare della mappa delle Palestina di Paolino veneziano (Vat. Lat. 1960, ff. 265v-266r). Nella parte superiore del f. 265v è raffigurata la costa mediorientale da Antiochia ad Alessandria: curiosa è la disposizione dei toponimi alternati ai numeri romani. La mappa della Palestina è affine a quelle dell'Italia. Potrebbe esserci la mano di uno stesso cartografo nella loro realizzazione?



Particolare della carta d'Italia di Paolino veneziano (f. 266v) con la quadrettatura rimasta confinata alla zona settentrionale dell'Adriatico.

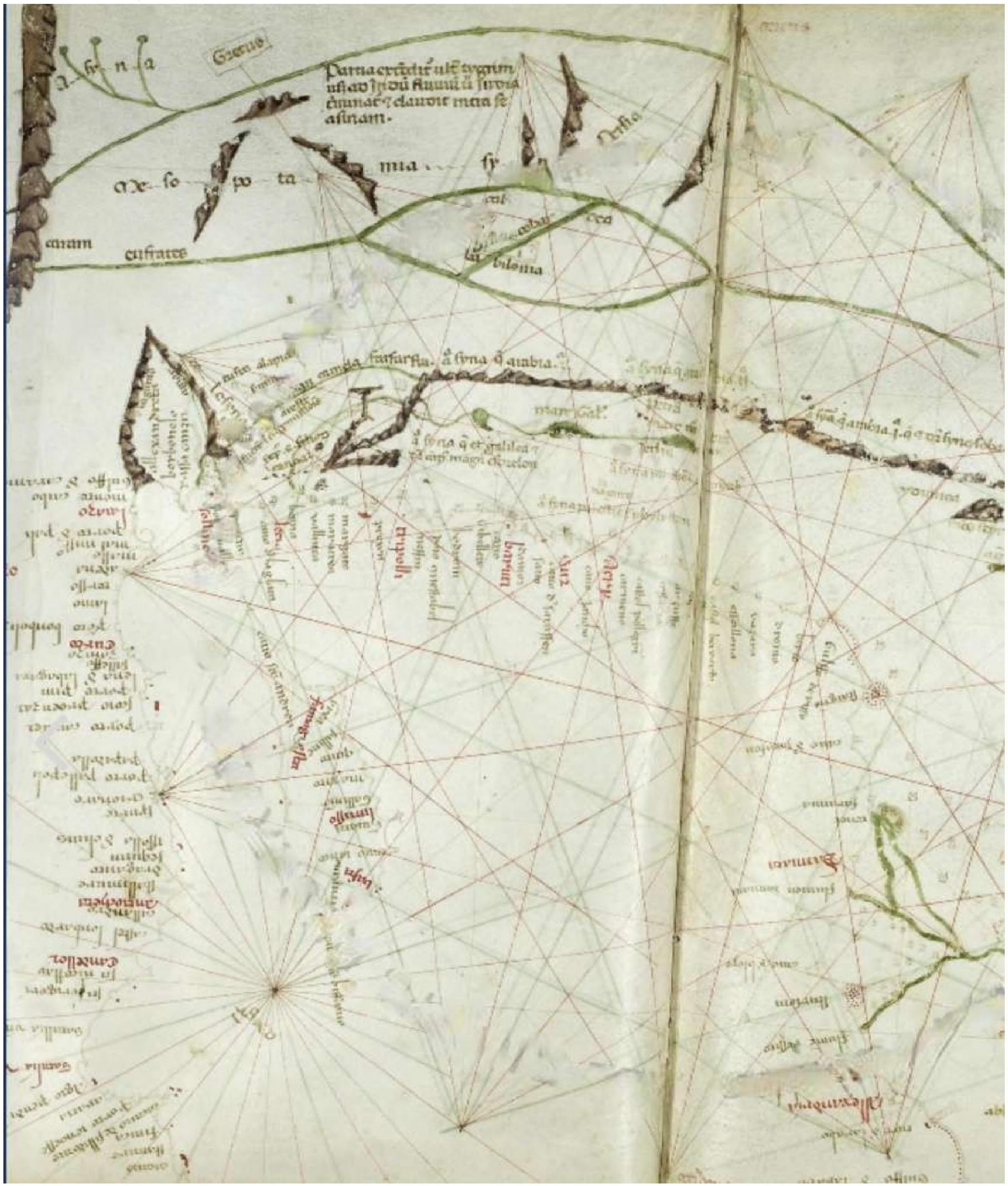


La mia ipotesi è che la fonte diretta delle carte d'Italia di Paolino veneziano siano esemplari scomparsi della penisola italiana preparati da Pietro Vesconte tra il 1320 e il 1325, come per il mappamondo e la carta del Medioriente di Paolino tratte dal Pal. Lat. 1362 del 1320, contenente alcune mappe del Vesconte. A supportare questa idea (mettiamoci pure la quadrettatura e gli indici numerici) vi sarebbero inoltre le strette analogie tra i simboli a merlo ghibellino (con la sagoma a coda di rondine) presenti nelle carte di Paolino e quelle dei ff. 4v-5r del codice Pal. Lat. 1362 pt. A, riprodotte qui sotto

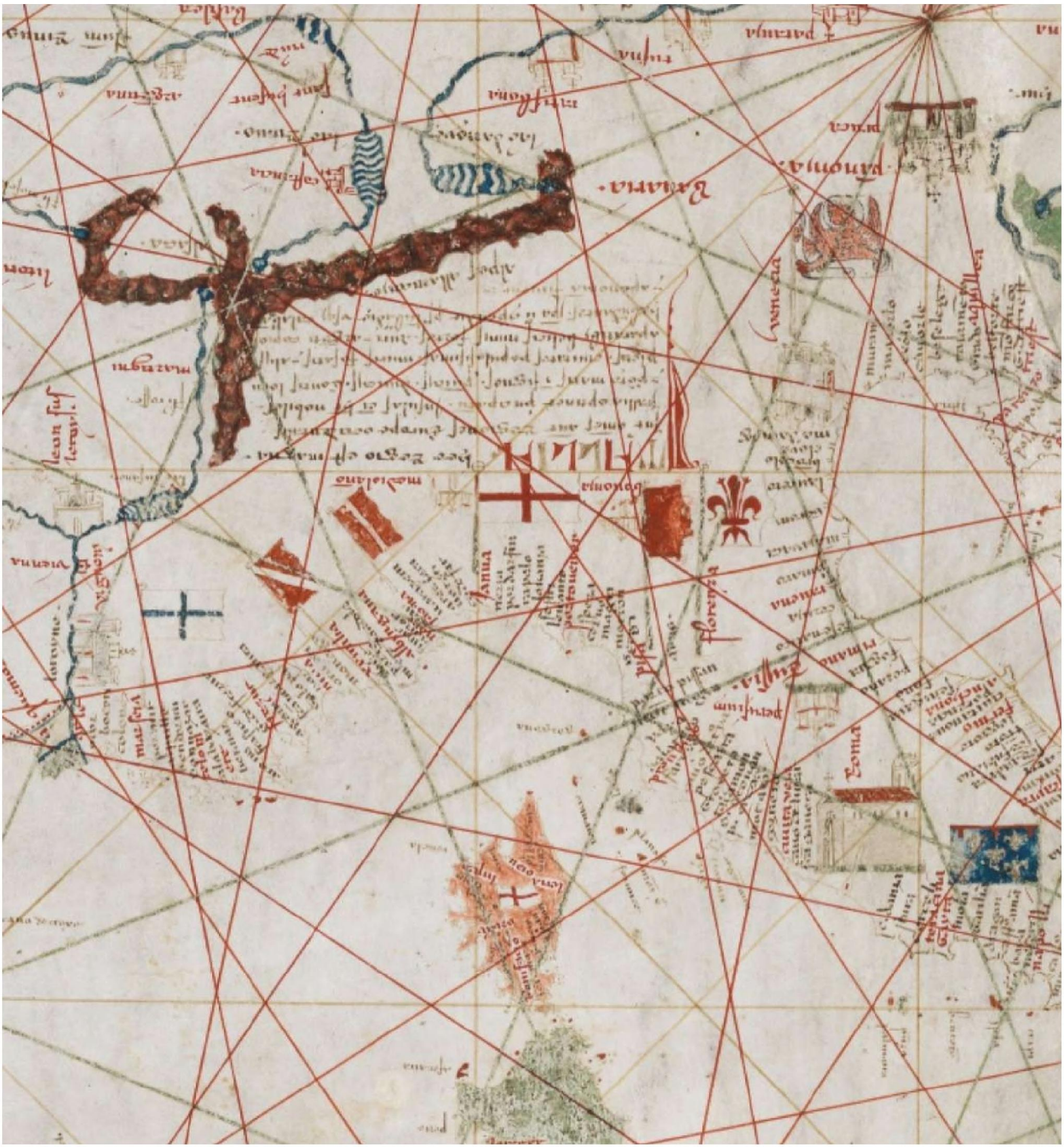
Mappamondo di Paolino veneziano (Vat. Lat. 1960 ff. 264v-265r) e sotto quello di Pietro Vesconte (Pal. Lat. 1362 pt. A ff. 1v-2r)

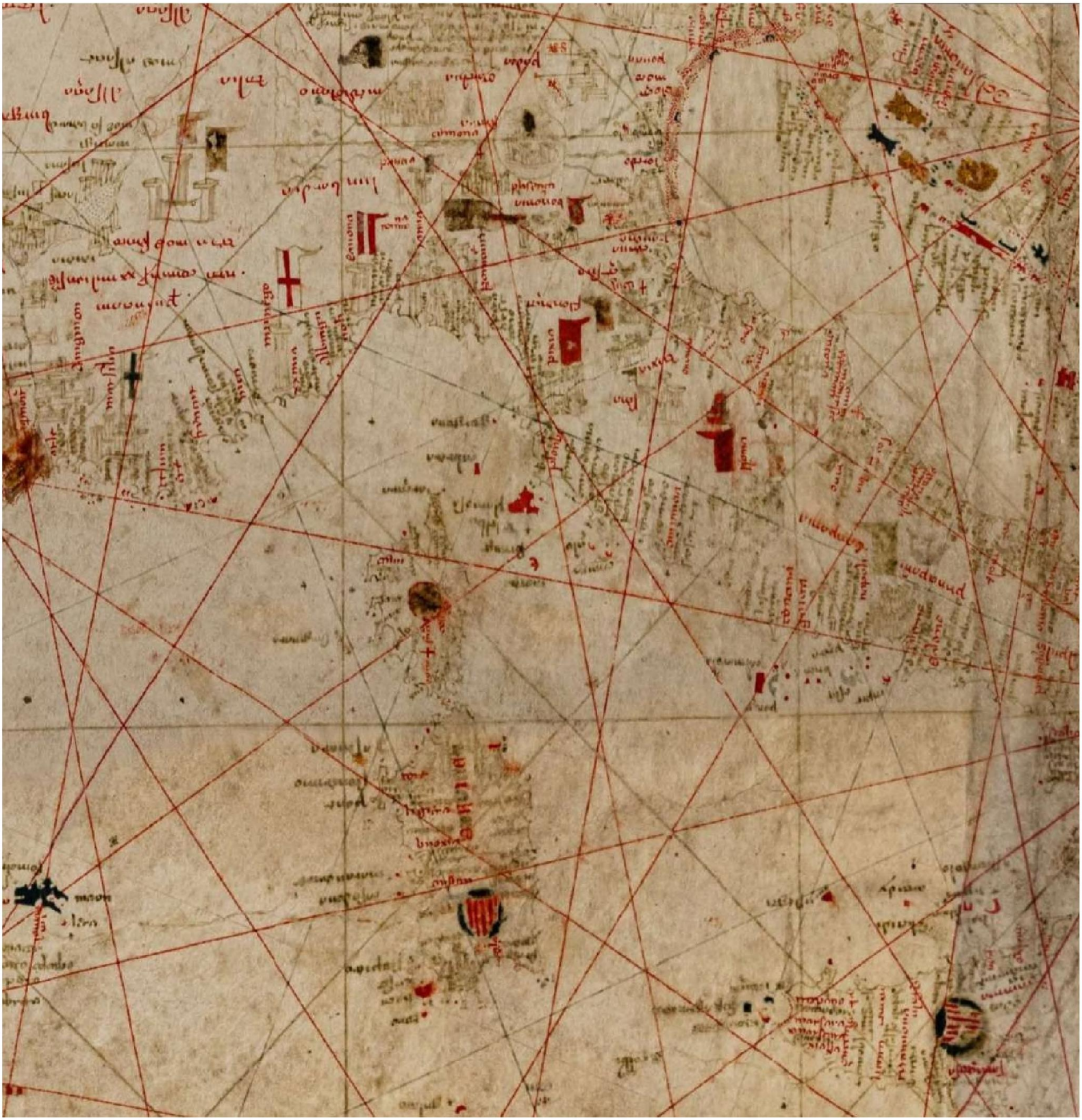
Particolare della carta del Medioriente di Paolino veneziano (Vat. Lat. 1960 f. 265v)

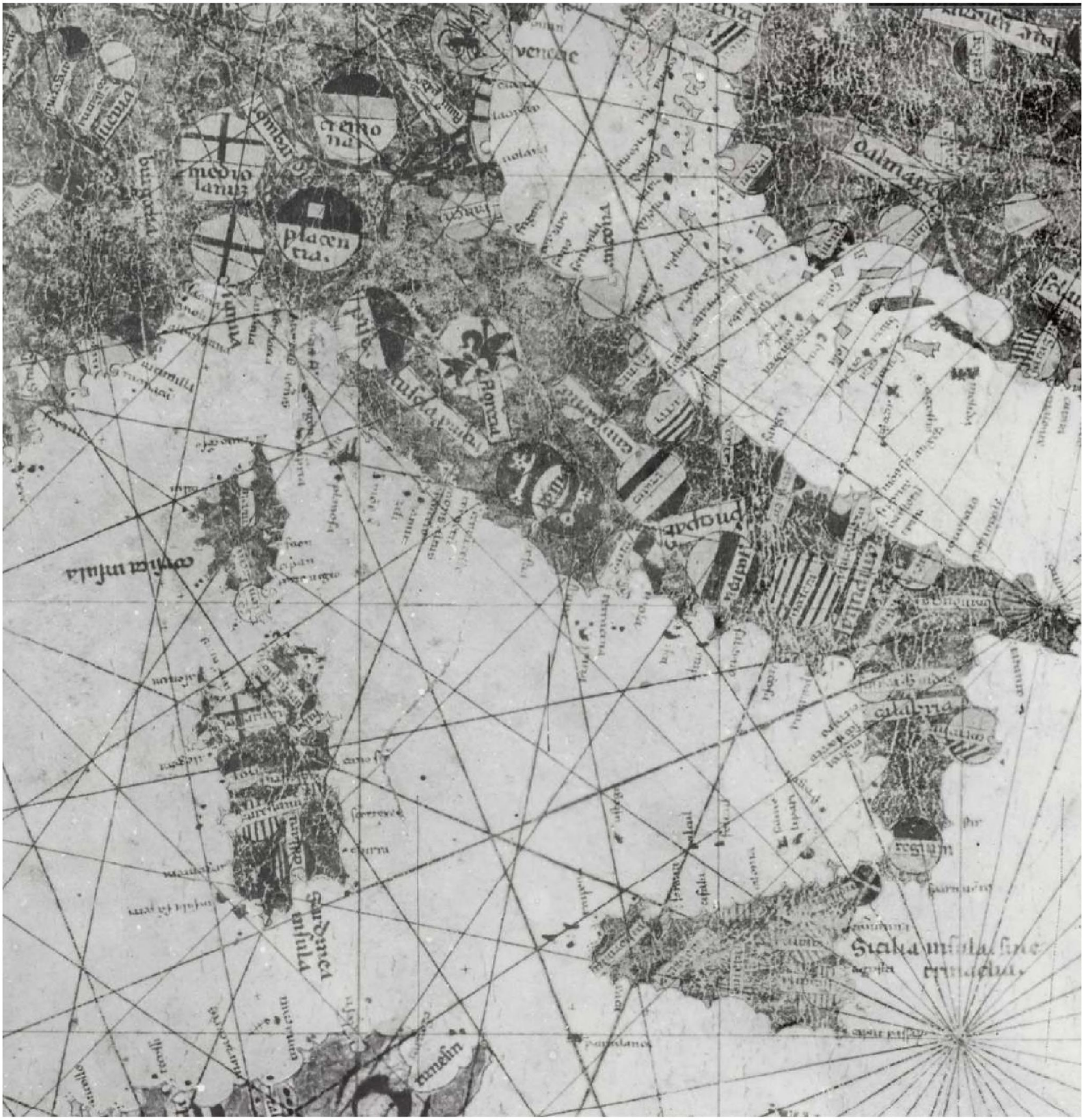
Particolare della carta del Medioriente di Pietro Vesconte (Pal. Lat. 1362 pt. A f. 4v)



Alcune carte portolaniche della prima metà del '300 e il dettaglio dell'Italia di Giovanni da Carignano, dove anche l'interno della penisola comincia ad essere popolato da qualche toponimo.






venetie
cremo na
medio lanus
placen tia.
dalmatia
calabria
Sicilia insula sine trinacria.
Sardinea insula
corsica insula

Nella prima delle tre carte di Paolino si ha l'impressione di un lavoro lasciato a metà, con la scala pseudo graduata disposta senza un ordine apparente, diversamente dalle altre due. In complesso, le tre mappe paoliniane tradiscono la loro derivazione da esemplari nautici altresì per la sovrabbondanza di toponimi lungo le coste, compreso naturalmente *Pozol* (Pozzuoli). All'interno della penisola le località s'infittiscono nella parte più a nord, quasi la carta fosse stata ripresa da un archetipo proveniente da quella zona. Nella carta a f. 266v il residuo di un reticolo quadrettato come quello della Palestina, ripreso dal Vesconte, si nota soltanto nell'Adriatico settentrionale. Tra i toponimi compaiono Belluno e Feltre, che paiono rivelare una dimestichezza non libresca di tali località da parte di qualcuno.

Tracce della sequenza numerica nella carta di Paolino compaiono anche nel settore litoraneo orientale, in corrispondenza di *Rimano* (Rimini): sono le cifre 8, 9 e 10, quest'ultima in lettera romana X, normali alla linea di costa romagnola e sull'estremità inferiore dei quadratini appena visibili. Soltanto i numeri 10, 11 e 12 nella pictura di f. 266v sono scritti con le relative lettere romane. E il numero 10, come dicevo, si trova pure all'interno della costa, nell'area prossima alla foce del Po. Un'eccezione apparente, che tale non è se guardiamo nella parte destra del disegno, dove è segnato il numero 16 nell'entroterra tra Porto Venere e *Sena* (Siena). Non ha alcun fondamento, pertanto, la supposizione di Pesce che la .X. nella carta di Paolino veneziano contrassegni un aggiornamento rispetto alla *pictura Italiae* petrarchesca, che sarebbe il suo immediato precursore cartografico. Ad ulteriore conferma, è sufficiente sfogliare la carta riprodotta a f. 267v che, a confronto di quella a f. 266v, è giunta ad uno stadio più avanzato di elaborazione soprattutto per la scala numerica. Qui la serie graduata sul margine sinistro e superiore è composta da numeri in lettere romane (laddove sul margine inferiore e sull'estremità sinistra in basso i numeri sono con cifre arabe); la numerazione prosegue dalla porzione di carta di f. 267v a quella di f. 268r e si arresta al numero 21, tranne nel lato sinistro dove arriva a XXII. Sempre sul margine sinistro, che appare il più completo, la scala numerica è intervallata da trattini per le mezze unità. Ebbene, in corrispondenza del medesimo punto in cui la carta a f. 266v riporta la cifra .X. internamente, sulla scala graduata esterna della nuova carta (f. 267v) troviamo ancora la cifra .X., inequivocabile dimostrazione che lo strano segno diacritico frainteso dal Pesce altro non è che il banale numero 10. Alle due immagini tratte dal f. 266v faccio seguire una terza dal f. 267v che combacia con il settore orientale della prima carta e poi altre due illustrazioni (f. 268r) del sistema di numerazione lineare approntato da Paolino; nell'ultima si vedono nuovamente cifre scritte all'interno del suolo peninsulare, come nel caso del delta padano.

Gli studiosi che, come il Pontari e il Pesce, individuano senza esitazioni nella *pictura Italiae* nominata dal Biondo una perduta carta corografica

attribuibile al Petrarca, sono scarsamente informati sulla 'rotta di Ficarolo' o hanno dedotto dalle parole del Biondo corollari argomentativi sballati e distorti. Esistono prove inoppugnabili che il disalveamento nei pressi di Ficarolo avvenne in un momento storico non precisabile con esattezza, comunque anteriore all'anno 1158 (*terminus ante quem*), quando venne firmato il privilegio del vescovo ferrarese Amato con la menzione dei confini delle pertinenze ecclesiastiche estese fino alla rotta del Po. "[...] Anno Dominicae Nativitatis MCLVIII. tempore Alexandri Papae et Federici Imperatoris, die VII introeunte mense Octubri. Indictione VII. In Castro Ficaroli exemplatum est hoc. Instrumentum novum de alio instrumento a Petro Ficarolensi Notario [...] ego Amatus divino munere Ferrariensis Ecclesie Minister scilicet indignus [...] confirmo Ecclesie Sancti Salvatoris de Ficarolo, & tibi Ciriaco Priori ejusdem Ecclesie tuieque Fratribus & Successoribus in perpetuum, quecumque a prefatis decessoribus meis predicte Ecclesie, vel vestris antecessoribus collata vel concessa sunt, ex quibus quedam propriis duximus exprimendi vocabulis. Idest liberam ejusdem Ecclesie, ejusque possessionum, atque personarum ad eandem Ecclesiam pertinentium, disponendi, ordinandive potestatem, secundum mandatum & voluntatem Prioris & Conventus Sancti Fridiani Lucensis. Decimam etiam unius fundi Novoleri [...] nos nihilominus concedimus, atque cum omni integritate, sicut ejus temporibus designatum est, & subter denotatur, confirmamus, videlicet a Pado per viam Nogarie Mainardonis ad Fossam Sancti Petri, & sicut est Fossa Santi Petri ad Falcum, & de Falco medietatem usque ad viam de Gaiba, & sicut currit via de Guiba ad Canale mortuum & sicut est altera parte Canalis mortui Fossa de Vassarolo usque at Canaletum Policini Sancti Laurentii, per Canaletun usque ad ruptam Padi, & per predictam ruptam usque ad Padum" (*Amatus Episcopus Ferrariendis Priori Ecclesiæ Sancti Salvatoris de Ficarolo, ejusque Fratribus , omnia illorum jura ac Privilegia confirmat*, in L. A. Muratorio *Antiquitates Italicae Medi Aevi sive Dissertationes*, tomus quintus, Mediolani 1741, col. 1015). Con sicurezza il cambio del corso del Po risale anche a prima del 1154, anno di composizione del نزهة المشتاق في اختراق الآفاق (detto كتاب روجر, Libro di Ruggero) dove il geografo Al-Idrīsīs scrive che il Po si biforca in due rami e "di questi uno va da Pavia alla città di m.ntù (Mantova), città notevole, la quale sta sulla sponda di levante; di là volge verso la città di f.ràrah (Ferrara) che giace sulla sponda di ponente". Dal testo si evince che il fiume lascia le città di Mantova e Ferrara sulle due opposte rive, come succede al giorno d'oggi.

Verosimilmente gli episodi alluvionali che concorsero alla 'rotta' di Ficarolo avvennero entro e non oltre la metà del XII secolo. Inevitabile arguire che, qualora la paternità della *pictura Italiae* fosse stata veramente di Petrarca e re Roberto d'Angiò, doveva trattarsi di una carta da loro soltanto posseduta e non certamente realizzata *ex novo*. La dizione priva di ambiguità

del Biondo "Roberti regis Neapolitani, et Francisci Petrarchae pictura Italiae" e il riferimento al secolo trascorso dalla sua presumibile datazione equivale però ad attribuire ai due illustri personaggi la stesura della mappa, il che squalifica ulteriormente la valenza testimoniale dello storico forlivese la cui disinformazione lo portò a credere che la rotta del Po si fosse verificata tra il 1340 e il 1450 circa. Ne esce ridimensionata o del tutto arbitraria la conclusione del Pesce che "le mappe paoliniane dipendono da un'opera che sembra essere molto vicina a quella descritta da Biondo. Avendo lo studio del manoscritto dimostrato l'estraneità delle carte dal registro del Vat. Lat. 1960 e coincidendo la loro redazione con la presenza di Petrarca a Napoli, ritengo altamente probabile che le carte di Paolino possano essere copia di originali petrarcheschi oggi perduti, portati a Napoli probabilmente dallo stesso poeta. L'interesse storico-filologico di Petrarca per la geografia e la riscoperta dei geografi classici, accompagnati al certo uso di carte vetustissime da parte del poeta e all'introduzione della forma a gamba per l'Italia, rendono fortemente plausibile un dialogo tra il poeta aretino, il sovrano angioino e il frate veneziano sulla rappresentazione dello spazio fisico. Gli effetti sono visibili, oltre che nelle parole di Biondo, nelle mappe di Paolino, che potrebbero aver trasformato il dialogo tra re Roberto e Petrarca in un'opera innovativa ma, più probabilmente, hanno lasciato testimonianza visiva di un lavoro petrarchesco o di materiale in suo possesso. Le carte corografiche raffiguranti l'Italia di Paolino sono quasi certamente riproduzioni di originali petrarcheschi" (*Gli inizi della cartografia umanistica cit.*, pp. 107-108). La narrazione del Pesce si confà a quella di uno spettatore che ebbe la ventura di assistere ai colloqui tra re Roberto e Petrarca, con Paolino che prendeva appunti per disegnare una mappa dell'Italia e probabilmente per la breve durata del soggiorno di Petrarca a Napoli a sostenervi l'esame (poco più di un mese) la carte geografiche di Paolino rimasero incompiute...Il Petrarca introdusse nel nostro paese il *De chorographia* di Pomponio Mela, il *De fluminibus* di Vibio Sequestre e qualche altra opera geografica meno nota, nel solco di una tradizione filologico-storica basata sull'approfondimento di testi comunque letterari. E se il poeta aretino fu un viaggiatore instancabile è anche vero che egli filtrò sempre la visione diretta dei luoghi attraverso l'immensa padronanza dei classici latini. Questo, ovviamente, non impedisce che potesse essere in grado di abbozzare una mappa delle regioni visitate di persona, tuttavia non la *pictura* di cui parla il Biondo per essere questa un oggetto 'impossibile' nel 1340 ca., riportando il corso del Po anteriormente al 1150. Bisognerà imputare al Biondo la (falsa?) credenza che il Petrarca coadiuvato da re Roberto fosse autore di una carta dell'Italia di cui poteva al massimo essere il detentore. Come ho detto, è assai più probabile che l'artefice delle carte ridisegnate e non condotte a termine da Paolino sia stato invece Pietro Vesconte negli anni '20 del Trecento.

Particolare della carta di Paolino veneziano (cod. Vaticano Latino 1960, f. 266v)

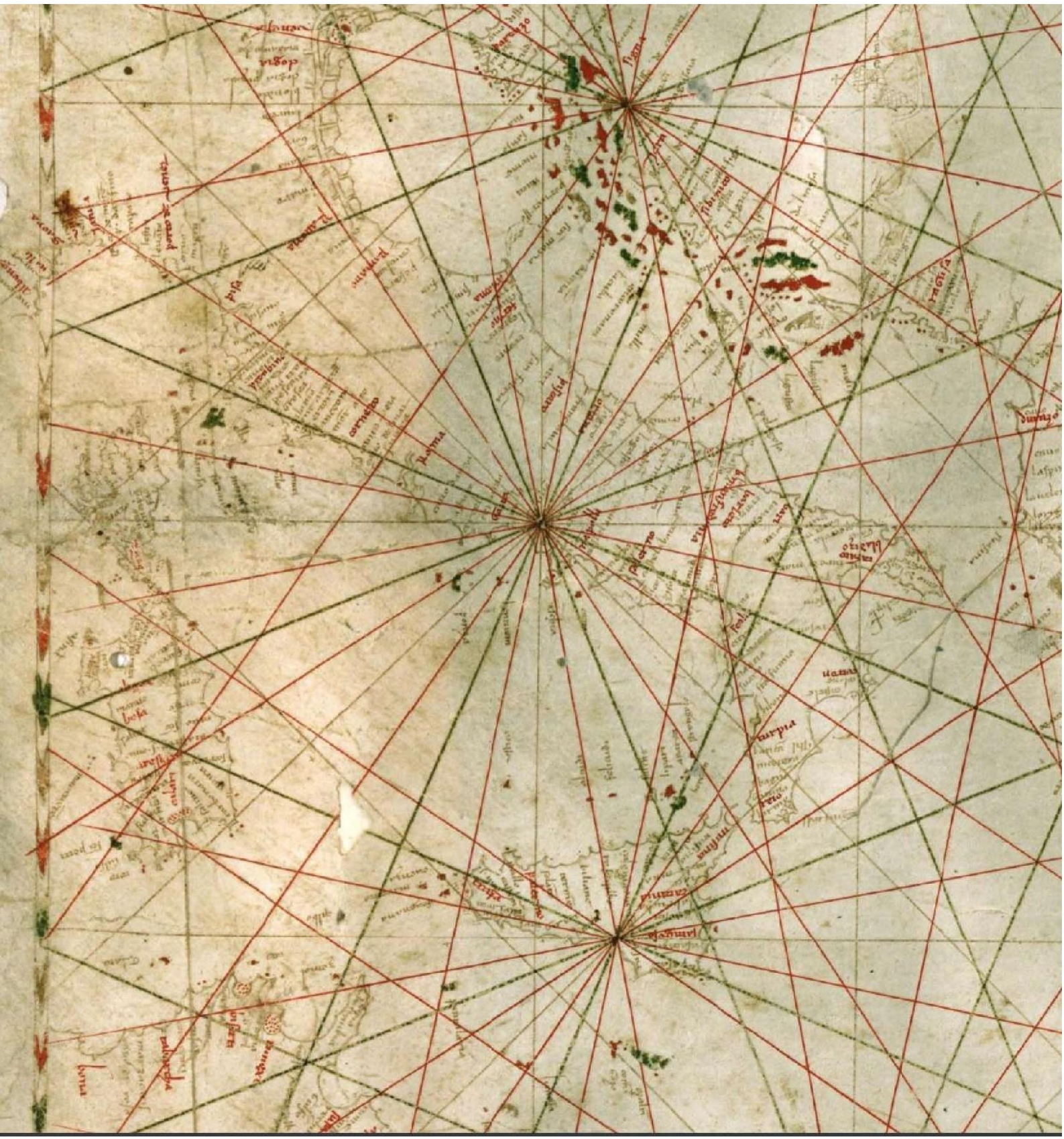
Particolare della carta di Paolino veneziano (cod. Vaticano Latino 1960, f. 266v)

Particolare della carta di Paolino veneziano (cod. Vaticano Latino 1960, f. 267v)

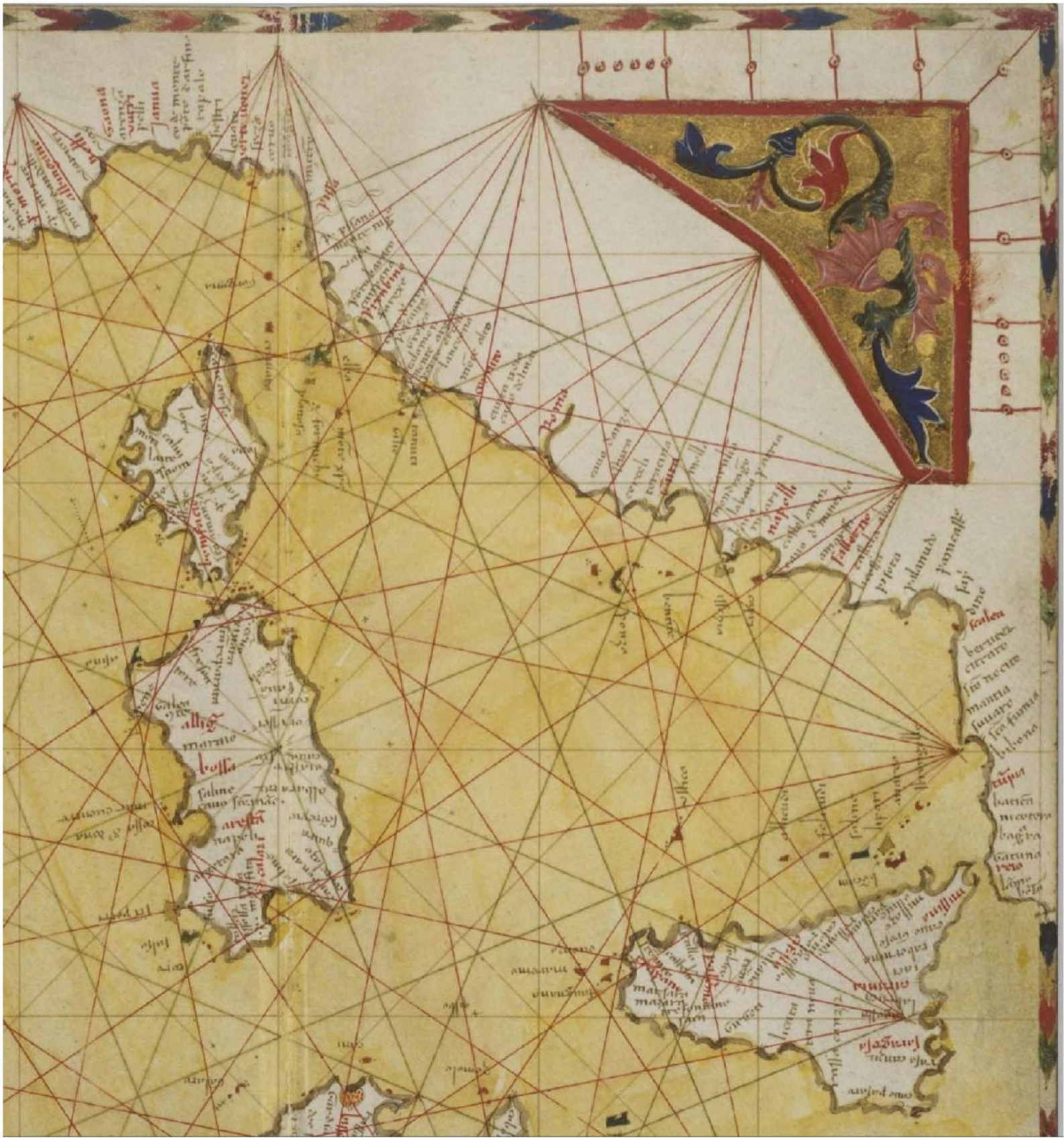
Particolare della carta di Paolino veneziano (cod. Vaticano Latino 1960, f. 268r)

Particolare della carta di Paolino veneziano (cod. Vaticano Latino 1960, f. 268r)

Particolare di una carta di Petrus Vesconte (anno 1311)



Particolare di una carta di Petrus Vesconte (anno 1318)



Particolare della carta Giovanni da Carignano (anno 1327)